

Livres

Andrée Paradis and Wilfrid Lemoine

Number 7, Summer 1957

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55319ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paradis, A. & Lemoine, W. (1957). Review of [Livres]. *Vie des arts*, (7), 30–31.

LIVRES

"OÙ NOS PAS NOUS ATTENDENT"

Jean-René Major

Place à la prose. Les Editions Erta ont eu le geste heureux en élargissant les cadres de leurs publications habituelles. Avec le résultat, qu'un premier roman de Jean-René Major s'inscrit avec avantage dans la série des oeuvres poétiques, publiées jusqu'ici. Nous aimons toujours souligner l'excellent travail de cette jeune maison d'éditions.

Sans doute les qualités essentiellement poétiques de ce récit en prose justifient sa publication. Il y a plus cependant : voici un roman d'une éloquente simplicité, d'une formule toute classique grâce au dépouillement de la forme et de l'intrigue. On ne reconnaît plus ici, malgré le cadre rural, les éléments traditionnels du roman régional. Par contre, dès les premières lignes on découvre, avec une joie indicible, la présence d'un écrivain authentique. Car, c'est bien lui le magicien, qui avec des mots pleins de couleur et de musique fait surgir devant nous cette forêt aussi vivante, aussi palpitante qu'un être humain. Tout ce qui la concerne mériterait d'être cité. Ne retenons que cette phrase : "Alors monta doucement le chant d'une danse étrange. C'était la danse des feuillages noirs dans la lumière, de la lumière sur des chairs d'or."

Quant à l'intrigue, on nous dit que Martin Pesant est un jeune intellectuel à la recherche d'un équilibre qu'une vie citadine trop tendue lui aurait fait perdre. Il retrouve donc le pays de sa jeunesse, la stabilité de vie de ses grands-parents, l'harmonie d'une vie calme au sein de la nature. Il découvre aussi des joies saines et primitives dans l'amour d'une jeune fille du pays, Louise Rivet. Un jour, il quitte tout cela pour continuer sa vie d'intellectuel à la ville, puisque tel est son destin.

S'il nous faut trouver une faiblesse dans ce récit bien construit, elle réside dans le divorce apparent mais non réel que l'écrivain veut voir entre la vie paysanne et la vie intellectuelle. Cette conception est pour le moins étrange. Pourquoi un intellectuel ne pourrait-il satisfaire ses ambitions et se réaliser, ailleurs que dans les milieux bavards de citadins aux mêmes préoccupations que les siennes ? Faudrait-il rappeler la retraite de Montaigne dans la campagne bordelaise et celle de nombreux écrivains contemporains qui vivent en dehors des grandes capitales justement pour éviter ces fausses agitations. Au vingtième siècle, on peut faire en quelques heures à la ville sa provision d'échange d'opinions, de revues, de journaux et bénéficier de la paix de la campagne pour les méditer. Pour la plupart de nos écrivains canadiens, la solitude c'est un mythe, et c'est encore le bien le plus précieux qu'il leur reste à acquérir.

Domage que le sujet du roman repose sur cette équivoque; on aimerait une préoccupation intérieure plus conforme à la réalité. C'est parce que nous croyons l'auteur capable d'analyses de conflits majeurs que nous nous permettons cette réserve. Jean-René Major est certainement un type d'écrivain en lequel nous avons foi, il sait créer la vie dans des personnages attachants. Ainsi sa Louise Rivet, bien que dessinée sobrement appartient à la race des forts. Pour elle la loi de la forêt est une maxime de

vie : il faut constamment maltriser la peur sans quoi on est perdu. Quand Martin Pesant, jeune intellectuel, n'aura plus peur de sa solitude, il sera sauvé.

Des félicitations à Gilles Robert pour la jolie couverture du livre.

Andrée Paradis

LE FRISSON DU MONDE

Yves Préfontaine livre sa définition du poème dès le début de son premier recueil (*Boréal*, Editions d'Orphée) : "Poème ne meurt pas : franchise de dague, vitrosité d'éclair, cristal d'éther ciselé de gemmes profondes et de nervures feuillues, tel est poème." Donc, pour lui, la poésie est plus que musique et ne se préoccupe aucunement d'enjoliver l'existence. Car Préfontaine est un poète de l'essentiel. Il a sondé une âme, la sienne, et il y a trouvé l'inconfort à la fine pointe du grand malaise. Aussi, le "paysage cauchemar" où une lutte se livre entre la matière et la défaite pressentie des ombres qui se cachent tant bien que mal dans l'inconscient de l'homme. Il ne fabrique pas les monstres mais il les voit et il a peur. Que faire dans le monde sans but, sans fin qui semble être le sien ? C'est alors l'envahissement d'une hantise dont l'intensité ne peut qu'émouvoir.

Le poète voit se tisser en lui une toile de longue, très longue attente : sa vie. Voici la fièvre, l'impatience, un infernal piétinement dans le sang, le sel, la neige, le feu. Tout ça, juste sous le néant qui semble lui pendre sur le coeur comme une tranchante épée de Damoclès. Le monde entier se crispe et le poète halluciné prend des notes.

Nous le voyons, la démarche poétique de Préfontaine n'est pas plus amusante que le cheminement des pieds nus sur des silex bien aiguisés. Alors, dans le vertige des couloirs en fils d'Ariane, c'est le bruit cynique d'une tête d'adolescent qui bat les murs. Cynisme que cette négation, car on l'y trouve plongée à l'épicente d'un grand frémissement, d'un souffle de tornade où s'entrechoquent une ahurissante lucidité, une crainte du néant aperçu et un insurmontable désir de vivre quand même. A preuve, voici le murmure après le cri, comme un appel de noyé : "...mais que puis-je afin d'arrêter la barque qui fonce à la limite de l'angoisse, ce froissement de barque où se perpétue le frisson du Monde ?" Et ces échappées dans le calme, dans le tendre, qui revalorisent le désespoir avoué : "Je veux voir une mer vierge, avec de grands navires en forme d'oiseaux." Et encore : "Tant de choses j'ai vues, et je n'ai rien dans les mains."

Poésie métaphysique s'il en est, pleinement engagée dans l'interminable aventure de la recherche intérieure. Signe d'une inquiétude qu'il est impossible de baïllonner dès le premier cri lancé. Voici avec *Boréal* un long cri, riche dans son timbre. La phrase très bien articulée, le vocabulaire troublant comme le contenu des éprouvettes alchimiques. Reprochera-t-on au poète la recherche de ses mots ? N'est-il pas dangereux de jongler ainsi avec un vaste vocabulaire ?

Attention au jugement hâtif, car nous voici dans les secrets d'une sorte de grand-prêtre qui nous prépare de violents philtres à même notre sang, nos os, nos craintes et, malgré tout, notre espoir. Héritier des grands romantiques allemands par ses préoccupations, il parle merveilleusement la langue de notre poésie furibonde qui se souvient un peu du surréalisme et qui a pratiqué Mallarmé.

Que les faibles d'âme n'ouvrent pas ce livre. Ils pourraient y laisser leurs oreilles.

À L'ÉQUINOXE DU SILENCE

Maurice Beaulieu, le poète de la noble misère humaine, parle lui aussi de l'essentiel. Plutôt, il murmure, volontairement. Il constrict le verbe, il l'épure, il le polit et il nous tend, au creux de sa main palpitante, sa main de chair meurtrie, de mystérieuses perles, rares, précieuses. Oui, voici de la noblesse, "haute froidure" comme la désigne le poète, mais qui touche la chaleur du sang. Si elle est haute et froide, cette noblesse, c'est qu'elle cherche à cacher sa misère humaine. Elle veut s'enfouir sous les perles dures du bref poème aux angles suraigus. Cherchant à se dissimuler et voulant quand même exister, elle devient poème de mystère.

Découvrir la beauté du mystère n'est pas oeuvre facile. Mais le succès atteint compense mille fois. Et le mystère, au centre de tout et de tous, en belle et bonne forme, réchauffe. Voyez plutôt :

*Je dors contre mon sang
Feu de froidure feu
Des mots de sang de pain
Pour ma glaise de faim*

Mais quelle inquiétude devant cette poésie du silence (comme la perle au centre de l'ouate). A force de contrainte, d'épuration, d'intériorité silencieuse, où va la poésie ? Je m'en veux de ce doute et me pose une question : pourquoi le doute devant une irrévocable beauté ?

A glaise fendre, dont il est ici question, est publié à Montréal, par l'auteur.

DU FER ET DES OISEAUX

Voici l'adolescence humide qui se dompte, qui sait déjà que même si les filles sont frénétiques, les champs, parfois, demeurent secs. Voici la chair qui palpète et l'amour qui se cherche. Mais déjà le froid et le fer apparaissent. Et ce n'est pas faute d'expériences douces et tendres. Un des plus beaux poèmes du recueil (*Le froid et le fer*, aux Editions de la cascade) nous le prouve. Le poème "il fut un temps vert" nous invite déjà à une belle réflexion d'homme en pleine possession de sa conscience.

Mais Guy Gervais maîtrise l'envoûtement lyrique pour atteindre au poème de cristal, comme une fleur de pierre :

*à boire
demande le rêve*

et

*on lui verse
du sang
mêlé d'oiseaux*

Lequel des deux Gervais l'emportera ? Celui des poèmes durs, ciselés en beaux diamants, celui de l'intransigeance verbale et du silence, ou celui de la tendresse et du désenchantement qui frôle le lyrisme ? Je ne saurais me prononcer. Il demeure que l'un et l'autre se rencontrent en un palier intéressant de l'expression et de la création poétique. Rare phénomène chez un garçon de son âge.

TRINÔME

Aux éditions Jean Molinet, paraissent sous une même couverture, les poèmes de trois jeunes canadiens.

La prose poétique de *Richard Pérusse*, par ses qualités de rythme, son assurance dans l'idée, sa pensée franche, nous retient plus que ses vers, parfois beaux, mais moins achevés. Les

quatorze poèmes en prose de "jours d'abondance" sont indéniablement beaux et hautement poétiques.

Ce qui frappe le plus dans ces textes : Pérusse écrit bien, très bien. Dans ses "villes", le trait de plume, apparemment simple, frappe juste et dit plus qu'il ne le semble à première vue. Et il se lit bien, avec un semblant de facilité. Nous aimerions lire nouvelles et romans de Richard Pérusse.

Jacques Brault, lui, crée une poésie de mouvement, de rappels musicaux, d'expériences qui frêles, qui puissantes mais jamais lasses. Poésie qui bondit comme la jeunesse, même auprès des cadavres-enfants, même lorsque douce et fragile comme ici :

*La rue est déserte et pourtant peuplée
Ab que n'ai-je n'ai-je une âme
Un bruissement de brindille qui brise
Le silence perleur l'angoisse digitale*

Pour sa part, *Claude Mathieu* ne craint pas les rapprochements inattendus, les vers qui se déroulent comme les séquences d'un film bien monté. Il ne craint pas de commenter le dictionnaire des sciences naturelles, comme l'a fait Francis Ponge et comme lui le poétise fort bien. Il ne craint pas l'incantation, même s'il n'y croit pas trop. Les coudées sont franches, jusqu'à l'ode au romancier Carlo Coccioli, sorte de résumé lyrique de l'oeuvre du plus grand "romancier poétique" italien vivant. Voilà un excellent emploi du verbe.

D'UN CERTAIN NOEUD PAPILLON

Rimbaud est un grand poète. Pigalle est un quartier de Paris où l'on boit (entre autre). Villon fit de beaux poèmes. Verlaine aussi. Madame Lise Roy chante bien. Elle a créé une chanson d'Ollivier Mercier Gouin à la télévision. Il existe de vieux proverbes fort banals. Jean Cocteau dessine bien. Wong était amoureux. Félix Leclerc a créé une autre chanson d'Ollivier Mercier Gouin à la radio. Ollivier Mercier Gouin a écrit : "Il ne me reste plus que mes fonds de tiroirs." Jean Cocteau répond à toutes les lettres. Ollivier Mercier Gouin a écrit : "Mais de poème je n'en ai point trouvé !" Beauchemin a-t-il vraiment publié des poèmes ? Ollivier Mercier Gouin a écrit : "Il est passé le temps de mon noeud papillon qui me donnait un genre." Jean Cocteau est fort gentil.

Nous avons lu *Poèmes et chansons* (Beauchemin) et nous savons maintenant beaucoup de choses. Et nous aimons bien Ollivier Mercier Gouin. Il est bon réalisateur à la radio. Et il est aimable et il écrit de belles chansonnettes. C'est déjà beaucoup. Voilà pourquoi il mérite notre franchise. Donc, nous sommes contraints de lui retourner, en guise de commentaires, ce vers qu'il écrivit : "Jeux léthargiques sans visages."

D'UNE CERTAINE RÉVOLTE

Monique Nadeau se révolte et nous ne saurions lui donner tort. Sa lucidité nous cause une agréable surprise. Mais dans *Sanglots de rue* (éditions Nocturne) elle ne maîtrise pas suffisamment son rythme (il pourrait être violent et brutal sans être ennuyeux). C'est là notre plus grave reproche. La poésie de rue a sa place, mais là aussi il faut bien orchestrer ses cris pour qu'ils deviennent poèmes. Et nous sentons malgré tout que *Monique Nadeau* y arrivera car l'idée motrice semble bien ancrée.

Agréable surprise malgré tout : c'est déjà beaucoup mieux que ce qu'il nous fut donné à lire par les membres de l'Union des Jeunes Ecrivains.

Wilfrid Lemoine